MON ABONNÉ

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de Cluny,
le 25 septembre 1874.



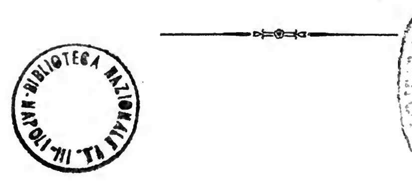
CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

MON ABONNÉ

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

EMILE DESBEAUX





PARIS

TRESSE ÉDITEUR

GALERIE DE CHARTRES, 10 ET 11

PALAIS-ROYAL

MDCCCLXXIV

PERSONNAGES

GEORGES DE LAIRNAUX, 25 à 30 ans, très-élégant .... M. Blunio.
JULIE DE BOISMONT, jeune veuve..... Mlle Renée Peyrac.
UN DOMESTIQUE, personnage muet .....

MON ABONNÉ

Un boudoir — Fenêtre et cheminée, une seule porte au fond. — A gauche, une table, une boîte à ouvrage recouverte de tapisserie, un livre, des lunettes d'or, et un nœud de rubans; près de la table, un fauteuil. — A droite, un autre fauteuil, sur lequel est une robe de chambre de femme, de couleur foncée — Sur un des candelabres de la cheminée un bonnet à rubans de femme d'âge raisonnable.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIE, seule, parlant à la cantonade et tenant encore la porte du fond entr'ouverte.

Oui, ma chère tante, je vous le promets, j'aurai désormais pour les bals une horreur... invraisemblable! Je fuirai le luxe comme une œuvre infernale de monsieur Satan, et j'adopterai pour patronne vénérée, sainte Mousseline ! Soyez tranquille et bonne promenade. (Elle laisse la porte un peu entr'ouverte et s'avance.) Bonne chère tante ! que de promesses je lui fais !... Elle n'est pourtant pas électeur... et, je ne suis pas candidate. Mais comment les tenir?... Après une année de mariage forcé qui ressemble tant par la tristesse à mon année de veuvage, je crois être un peu dans mon droit. (Elle se regarde dans la glace et approche le ruban de ses cheveux.) Décidément cette couleur m'ira bien... Elle est un peu vieille fille, ma tante, à trente-six ans, elle s'obstine déjà à ne plus voir l'amour qu'à travers ses précoces lunettes. (Elle montre les lunettes d'or qui sont sur la table.) Non, elle ne veut pas comprendre que les yeux ont été donnés à la femme un peu pour voir et beaucoup pour être vus !... Mais voici cinq heures. C'est l'heure précise où passe mon abonné !... Si ma

tante m'entendait... que dirait-elle encore?... Elle ouvrirait l'écluse de la morale et j'en aurais pour une grande heure à voir couler l'eau... Pourtant, qu'est-ce que mon abonné? Et pourquoi l'appeler ainsi? Rien de plus inoffensif, d'ailleurs! c'est un jeune homme qui chaque jour, régulièrement, à la même heure, passe devant l'hôtel et lève, de ce côté, de grands yeux bleus dans lesquels je lis beaucoup de choses!... En lit-il autant dans les miens? qui sait? La rue est large, les rideaux sont épais et son journal pourrait bien-être illisible! Ce serait dommage. Que dis-je?... (Souriant.) Pour ma part, ne puis-je me permettre cette innocente lecture, puisqu'un seul regard jeté par la fenêtre acquitte l'abonnement! un seul regard, je me trompe, deux regards... par jour... l'un à l'heure du dejeûner, l'autre à celle du dîner, mais, en somme, cela ne peut guère troubler ni la conscience ni... la digestion. Et, puis à moins d'être frappé de cécité, est-il possible de ne pas voir les gens qui se promènent? Est-ce ma faute, si, au milieu d'eux, il se trouve un joli garçon? Regarder celui-là ou un autre, mon Dieu! n'est-ce pas la même chose? Voilà pourquoi je regarde celui-là. (Elle regarde la pendule.) Cinq heures vont sonner, soyons curieuse! (Elle va soulever le rideau.) Personne... (La pendule sonne.) Un... deux... trois... quatre... cinq, il doit passer en ce moment. (Elle retourne à la fenêtre.) Personne encore, ni à droite ni à gauche. Ah! c'est mal!... allons! folle que je suis! le retard d'un inconnu, d'un indifférent peut-être me rend tout émue, qu'est-ce que cela signifie? Il est sans doute passé pendant que je ne regardais pas... Oh! il faut que je m'assure. (Elle ouvre la fenêtre toute grande et se retire vivement.) Mon Dieu! c'est lui! Il était planté là, devant l'hôtel, tandis que je le cherchais d'autres côtés! quel contretemps! Que va-t-il penser?... ouvrir la fenêtre au moment où il regarde par ici!... La fâcheuse coïncidence!... Oh! il aura poursuivi son chemin... il est trop comme il faut pour... Je voudrais pourtant bien voir s'il est encore là!... (Avec beaucoup de précaution visible et se cachant derrière le rideau qu'elle entr'ouvre. Elle se retire.) Que vois-je! Il traverse la rue... par exemple!... oserait-il?... non! c'est impossible! ah! mon Dieu. (Elle sonne.) Quelle imprudence. (Elle resonne à un autre cordon.) Il m'était impossible de supposer. (Elle sonne à un troisième cordon.) Mais tous les gens sont donc sortis? Je suis bien gardée, ma foi. (On entend du bruit au fond.) Grand Dieu! on marche dans l'antichambre! (Elle va regarder par l'interstice de la porte.) C'est lui!... Je suis seule... que faire?... Que faire?... impossible de fuir; il est là... Ne pouvoir fermer cette porte! Ah! oui, c'est cela! je n'ai que ce moyen... prenons l'air respectable de ma tante... Peut-être que sous

ce costume?... d'abord cette robe de chambre... (Elle met vivement la robe de chambre.) puis, ce bonnet là... ah! les lunettes que j'oubliais (Elle se coiffe du bonnet à rubans et met les lunettes d'or. — Elle prend un livre et s'assied.) Quelle émotion!... c'est lui, quelle audace! Ayez donc des abonnés!

SCÈNE II

JULIE, assise, GEORGES

GEORGES, entrant rapidement et s'arrêtant tout à coup.

Ah! mad... (A part.) Que vois-je? ce n'est pas elle! Fou que je suis.

JULIE, avec un étonnement feint.

Qu'est-ce? qui est là?

GEORGES, très-troublé.

Ah! madame... je me trompe... je vous demande mille pardons.

JULIE.

Un homme! Quoi? que voulez-vous, monsieur?

GEORGES.

Encore une fois, pardon, madame! Votre porte était entr'ouverte et étourdiment au lieu d'entrer en face. .

JULIE, à part.

Il ne me reconnaît pas! je respire! (Haut.) En face? mais il n'y a que notre porte sur le palier.

GEORGES.

Ah! il n'y a que? alors c'est à l'étage au-dessus que je...

JULIE.

Comment au-dessus? l'hôtel n'a que deux étages, et vous êtes au second.

GEORGES, de plus en plus troublé. — A part.

Je m'enferre! (Haut.) Je dis : au-dessous, au-dessous, madame.

JULIE.

Au-dessous, monsieur c'est un appartement inhabité depuis... un an. (A part.) Son embarras me donne de l'assurance. (Haut.) Enfin, monsieur... que voulez-vous? qui demandez-vous? on n'entre pas ainsi...

GEORGES.

Qui... je? J'allais chez madame... chez monsieur.

JULIE.

Monsieur ?

GEORGES, à part.

Chez quel diable de monsieur allais-je? Ma foi le premier nom venu. (Haut.) J'allais chez monsieur de Terreneuve.

JULIE, à part.

Monsieur de Terreneuve ?...' Quelle invention. Oh ! je veux savoir comment il se tirera de là !

GEORGES.

Ce n'est pas ici, n'est-ce pas, madame, par conséquent j'ai bien l'honneur...

Il fait quelques pas pour regagner la porte.

JULIE, d'un air distrait.

Vous désiriez parler à monsieur de Terreneuve?

GEORGES, se rapprochant de la porte.

Oui, oui, madame, ainsi ..

Il salue et va pour sortir.

JULIE, se retournant.

Mais vous êtes chez lui.

GEORGES.

Hein ?... chez lui ?... (A part.) Chez lui ! Voilà bien ma chance ! Marcher justement sur un *terreneuve* !...

JULIE.

Que lui voulez-vous ?

GEORGES.

Mon Dieu ! madame, rien n'est plus simple... voilà... je... (A part.) Que vais-je lui dire ! (Haut.) Je suis nouvellement établi dans le quartier et en qualité de voisin... je... venais solliciter monsieur... monsieur. (A part.) Bon j'ai oublié son nom à présent ! (Haut.) Enfin, monsieur de... de vouloir bien m'accorder sa clientèle.

JULIE.

Vous êtes?...

GEORGES, à part.

Qu'est-ce que je peux bien être ?... (Haut.) Je suis... coiffeur. (A part.) Le sort en est jeté. O Figaro ! prête-moi ton génie !

JULIE, étonnée.

Coiffeur ?

GEORGES.

Oui, madame, pour vous servir.

JULIE, à part.

Allons donc! lui, un coiffeur? Cela n'est pas possible (Haut.) Eh bien! laissez votre adresse.

GEORGES.

Volontiers.

Il cherche dans son portefeuille qu'il pose sur la table.

JULIE, à part.

Un coiffeur!... Oh!... mes illusions, me tromperiez-vous ainsi? D'ailleurs il y aurait ici déjà un parfum...

GEORGES, à part.

C'est singulier!... cette boîte à ouvrage ici? Est-ce que? (Haut.) Oublieux que je suis! il ne me reste pas une seule carte... Mais si madame daigne m'accorder sa confiance...

Il regagne la porte.

JULIE, l'arrêtant.

Vous coiffez aussi les dames?

GEORGES, souriant malgré lui.

Particulièrement.

JULIE.

Ah! eh! bien, dites-moi, quelle est la coiffure adoptée pour cet hiver?

GEORGES, à part.

Diable! la coiffure... (Haut.) La coiffure adoptée pour cet hiver, c'est... c'est la coiffure de la... Vénus Hottentote.

JULIE.

De?...

GEORGES.

De la Vénus Hottentote, une actualité! madame, on en voit peu encore.

JULIE, souriant.

Est-ce vous qui êtes l'inventeur de celle-là.

GEORGES.

Précisément.

JULIE, se moquant

Alors, vous êtes un coiffeur célèbre.

GEORGES, à part.

Un coiffeur célèbre... O mes aïeux!... (Haut.) Madame, je suis membre de l'Académie.

JULIE.

De l'Académie... pas française.

GEORGES.

Pas beaucoup, en effet, mais de notre Académie à nous, de coiffure. (A part.) Ma foi ! prenons la chose le plus gaiement possible.

JULIE.

Vous avez donc une Académie dans votre profession.

GEORGES.

Oui, certes... et qui a, de loin, quelques rapports avec celle que vous venez de citer.

JULIE.

Avec l'Académie française ? Ah ! je ne vois pas...

GEORGES.

Eh ! sans doute, madame. Ne sommes-nous pas comme elle, chargés d'entretenir le bon goût en France ?

JULIE.

Mais l'Académie française préside aux grâces du style.

GEORGES.

Et la nôtre aux grâces du visage.

JULIE.

Bien ! mais c'est par la plume qu'on entre dans son sanctuaire.

GEORGES.

Et nous, c'est par le fer que nous pénétrons dans le nôtre, madame. La plume et le fer : lauriers pour lauriers.

JULIE, à part.

De l'esprit ! (Haut.) Cependant vos travaux...

GEORGES.

Ne sont-ce pas comme les siens, des travaux de... têtes ?

JULIE.

Oh ! monsieur, l'affreux calembour !... (A part.) Très-certainement ce n'est pas un coiffeur. Je devinerai cette énigme. (Haut.) Dites-moi, monsieur, pouvez-vous me donner une idée de cette coiffure que vous avez inventée et que vous appelez...

GEORGES.

La Vénus Callipyge.

JULIE.

Hein ?

GEORGES.

La Vénus Callipyge.

JULIE.

La Vénus Callipyge... mais tout à l'heure c'était la Vénus Hottentote.

GEORGES, à part.

Ah! bigre! diable de mémoire! (Haut.) Pardon, madame, c'est la Hottentote... en effet, et vous voudriez que je vous en donnasse une idée?...

JULIE.

Justement.

GEORGES, à part.

Grand Dieu! est-ce qu'elle va se faire coiffer? (Haut.) Oh! madame, c'est très-compliqué... oui, très-compliqué... beaucoup trop même pour...

JULIE, dédaigneusement.

M'en donner une idée? Pourquoi donc? Je vais appeler ma femme de chambre et sur elle je jugerai de l'effet...

Elle va pour sonner.

GEORGES, à part.

Elle veut que je coiffe sa femme de chambre. (Haut.) Pardonnez-moi... mais je n'ai rien ici de ce qu'il faut.

JULIE.

Oh! ne vous inquiétez pas de cela.

GEORGES, à part.

Quelle position! (Haut.) En vérité, madame, s'il faut vous l'avouer en ce moment, je...

JULIE.

Quoi.

GEORGES.

Je le sens, je ne pourrais... je manquerais.

JULIE.

De quoi donc? d'instruments? mais puisque...

GEORGES.

Non.. de... d'inspiration.

JULIE, éclatant de rire, et laissant tomber ses lunettes que Georges ramasse.

C'est tout à fait académique! Il vous faut aussi comme au poëte, du ciel l'influence secrète!

GEORGES, après avoir rendu les lunettes, à part.

Qu'ai-je vu? Elle!.. Elle sous ce déguisement. Mais elle n'a pu me cacher l'éclat de son regard! Je devine... Ceci change bien la situation.

JULIE, qui a remis ses lunettes.

Vous disiez donc, monsieur, que vous n'étiez pas...

GEORGES, changeant de ton.

Je disais, madame, ou plutôt j'allais dire qu'il est dans la vie des hasards tout aussi étranges que ceux dont nous nous étonnons au théâtre.

JULIE.

A propos de votre inspiration?

GEORGES.

Non, laissons cela, je vous en supplie; à propos de cet ouvrage de tapisserie que je viens d'apercevoir sur cette table.

JULIE, étonnée.

Que voulez-vous dire?

GEORGES.

Que je ne m'attendais pas, en entrant ici, à l'honneur de pouvoir si facilement me faire connaître de vous. Cette tapisserie a été brodée par votre voisine, madame de Breuil, n'est-il pas vrai, madame?

JULIE.

Oui, madame de Breuil est une de nos bonnes amies. (Souriant.) Est-ce que vous seriez son..?

GEORGES, sérieux.

Son cousin, madame, et le secrétaire de son mari au ministère.

JULIE, à part.

Ah! je disais bien aussi... (Haut.) Mais alors, monsieur, comment se fait-il que tout à l'heure...

GEORGES.

Tout à l'heure, madame, et vous m'en voyez si confus que je ne sais comment vous offrir mes plus sincères excuses, tout à l'heure je... (Cherchant ce qu'il va dire.) je... donnais suite à une folie de jeune homme... à un pari engagé... oui, madame, à la fin d'un déjeûner.

JULIE.

Comment, monsieur? (A part.) Qu'est-ce que cela signifie?

GEORGES, en cherchant toujours ce qu'il va dire.

Pardon, madame, mais il avait été convenu avec des fous que je monterais dans une maison et à un étage choisis au hasard dans l'almanach des adresses par mes partenaires, et que là je serais tenu de m'y présenter sous un prétexte imposé d'avance devant y jouer mon rôle jusqu'où voudrait le mener celui ou celle chez qui je me présenterais.

JULIE, légèrement dédaigneuse.

Et c'est chez moi que le hasard ..

GEORGES.

Jugez maintenant si je remercie ce hasard, puisqu'en me faisant gagner mon pari, il me permet de couvrir d'un profond respect une légèreté impardonnable.

JULIE, à part.

Que croire? (Haut.) Vous aviez donc vu cette tapisserie entre les mains de notre ami:, pour l'avoir reconnue aussi vite?

GEORGES, souriant.

Madame, c'est moi-même qui en ai tracé le dessin ; et pour vous en donner une preuve, voici sur mon carnet le croquis de ce dessin fait à la prière de ma cousine.

JULIE, après avoir regardé sur le carnet. — A part.

Sa cousine! (Haut.) Jusqu'au chiffre! c'est bien cela. En vérité, cette rencontre est singulièrement amenée, permettez-moi de le dire.

GEORGES, l'implorant.

Oh! madame!

JULIE, continuant.

Néanmoins, je lui dois, l'avantage de connaître le parent d'une femme que j'aime beaucoup.

GEORGES.

Merci pour votre indulgence! Et laissez-moi regretter alors que l'honneur de vous voir chez elle ne m'ait point été encore accordé.

JULIE, affectant l'indifférence.

Nous sommes arrivées depuis peu de temps de la campagne et ma nièce était souffrante.

GEORGES, à part.

Sa nièce!... Comment elle veut continuer à jouer le rôle de sa tante?... Ah! je saurai pourtant bien l'obliger. (Haut.) Votre nièce, dites-vous?

JULIE, même jeu et un peu ironique.

Oui, ma nièce était un peu souffrante et je vous avouerai que cette pauvre enfant a été si éprouvée par un mariage contraire à ses goûts...

GEORGES, à part, ému.

Mariée?

JULIE, continuant.

Que depuis un an qu'elle est veuve.

GEORGES, à part, avec joie.

Ah!

JULIE, continuant.

Je crains, en la menant dans le monde, de sembler la pousser à porter de nouvelles chaînes.

GEORGES, vivement.

Pardon, madame, il y a chaînes et chaînes.

JULIE.

Oui, je le sais, les chaînes de cœur ont aujourd'hui des anneaux brisés, comme les chaînes de montre, et avec un tour ou deux...

GEORGES, se récriant.

Ah ! madame.

JULIE, continuant.

Et comment distinguer les vraies de l'imitation.

GEORGES.

Mais il existe un contrôle, madame.

JULIE.

Dites.

GEORGES.

L'amour.

JULIE, souriant.

Ah!

GEORGES, vivement.

Et pour le prouver les exemples ne manquent pas! je pourrais citer, particulièrement, un malheureux jeune homme...

JULIE, souriant.

Qui porte sa chaîne pour quelque danseuse des bals de madame de Breuil.

GEORGES, légèrement railleur.

Non, madame, précisément celle dont je parle n'y était pas. (Appuyant.) Sa nièce était souffrante.

JULIE, à part.

Sa nièce! que veut-il dire?

GEORGES, continuant.

Et depuis un mois qu'il l'a vue, pour la première fois, le bonheur de lui parler ne lui a été accordé qu'aujourd'hui.

JULIE.

C'est peu pour un exemple à citer.

GEORGES.

Oui, mais chaque jour, il passe devant ses fenêtres...

JULIE, à part.

Nous y voilà.

GEORGES, continuant.

Deux fois seulement il a osé la suivre, de loin, respectueusement, (Soulignant.) Elle était accompagnée de sa nièce.

JULIE, à part, troublée.

De sa nièce!.. encore!.. ah! ça, mais serait-ce de ma tante qu'il est amoureux?.. C'est qu'elle est encore fort bien, malgré ses lunettes et ses trente-six ans.

GEORGES, avec une chaleur feinte.

Le dirai-je, enfin?... Mais ce jour est celui qui décidera peut-être de son sort. Entraîné par la violence de son amour, ne sachant comment faire pour arriver jusqu'à elle, ignorant qu'il lui eut été possible de se présenter sous les auspices d'un nom aimé; ivre, fou et sans savoir comment, il s'est trouvé à sa porte! sans se rendre compte de son action, il est entré chez elle; il lui a parlé, que dis-je, pardon! pardon! mais il lui parle.

JULIE, très-troublée.

Eh! quoi, monsieur, vous vous oubliez doublement! me tenir ce langage à moi? à moi qui suis d'un âge!..

GEORGES, pressant.

Mais c'est à l'âge que vous voulez avoir que se comprennent le mieux les sentiments du cœur. La trop grande jeunesse, c'est un feu qui flambe, mais qui ne réchauffe pas.

JULIE, à part.

C'est bien décidément à ma tante que s'adressaient ses regards. (Haut.) Mais vraiment, monsieur, le mieux est d'en rire. Regardez-moi et demandez-vous si c'est dans la saison des lunettes...

GEORGES, plus pressant.

Chaque saison a ses charmes, et celle des fruits est plus savoureuse que celle des fleurs.

JULIE, à part.

Que vais-je devenir?.. Et moi qui m'étais recouverte de ces habits... au lieu d'éteindre le feu, je l'ai allumé. (Haut.) Mais encore une fois, monsieur, réfléchissez, je suis tante d'une nièce de vingt ans.

GEORGES, se rapprochant de plus en plus.

Eh! madame, qu'importe les nièces, quand les tantes ont votre grâce!

JULIE, à part.

Mon Dieu, quelle situation! Mais, au fait, puisqu'il en veut à ma tante, je n'ai qu'un moyen de salut, c'est de redevenir ma nièce.

GEORGES, de plus en plus pressant.

Ah! dites, madame, dites, n'est-il pas vrai?.. Un mot! un mot! que je sache...

JULIE, avec beaucoup de dignité.

Eh bien, monsieur, je vais vous le dire... (Elle dépose ses lunettes, son bonnet et sa robe.) Par un motif dont je n'ai pas à vous rendre compte, j'avais pris une apparence qui n'est pas la mienne. En redevenant ce que je suis réellement, je crois être devant l'homme qui s'est dit le parent de madame de Breuil, et je pense qu'après avoir cru s'adresser à la tante, il voudra bien respecter la nièce.

GEORGES, à part.

Enfin! (Haut.) Maintenant, madame, pas une parole ne sortira de mes lèvres qui puisse alarmer votre esprit. Oh! ne craignez rien! vous allez au-devant de ma pensée, à peine étais-je entré ici, que j'ai reconnu la grandeur de ma faute, l'énormité de mon audace. Bientôt j'ai vu à quel stratagème votre frayeur avait eu recours. Et voyez mon désespoir, madame, pour gagner votre confiance il m'a fallu commencer par la perdre.

JULIE.

Que voulez-vous dire.

GEORGES.

Oui, madame, en exprimant à la tante des sentiments que j'ose éprouver pour la nièce, j'ai voulu vous décider à jeter un masque bien transparent et à vous montrer ce que vous êtes en réalité la nièce jeune, jolie, seule chez elle et seule avec moi; et cela afin de lui prouver qu'elle pouvait y être confiante et sans crainte, parce que devant son regard je ne sais que m'incliner et que devant elle je me sens tout respectueux et tout tremblant; je me retire, madame, et je vais demander à l'amitié de madame de Breuil d'essayer d'obtenir mon pardon...

Il sort.

SCÈNE III

JULIE, seule.

Parti!.. (Elle va à la porte et l'entrouvre.) Oui, bien parti... c'est à ne pas se croire éveillée... Il m'avait reconnue, et profitant des licences du déguisement, il pousse l'audace jusqu'à m'effrayer pour ne me laisser ensuite qu'une émotion... que je ne puis définir. Ce respect après cette folie, cette délicatesse

après cette témérité... que penser de tout cela?.. Je ne sais, mais son regard est sympathique, sa voix pénétrante et sincère... De cette aventure, si singulièrement commencée, devrait-il donc naître quelque chose de sérieux?... Et ce hasard étrange!.. ce jeune passant que je regardais... avec complaisance, je suis seule, je peux bien me l'avouer à moi-même, est allié à la famille de ma meilleure amie... cette tapisserie qu'il reconnaît, ce dessin sur son portefeuille... Il avait inventé un prétexte pour s'introduire ici... ou plutôt il n'a écouté que... sa folie, j'allais dire son amour! Il nous a suivies deux fois et je ne l'ai pas vu, aveugle!.. et je ne me suis pas retournée... ingrate! Mais mon Dieu! je l'aime donc réellement?.. Ce n'était point par simple distraction que je l'attendais chaque jour, au passage, derrière ces rideaux? que pensera de moi, ma chère tante! ma complice sans le savoir. Et lui, il m'aime... il m'aime... je l'ai compris, j'en suis sûre... et tout à l'heure je l'ai mis à la torture, méchante que je suis! un peu plus, et je le forçais à coiffer ma femme de chambre! je lui dois une réparation... oui, certainement, mais quelle sorte de réparation donner à ce jeune homme. (Souriant.) C'est grave! fort grave! je ne peux pourtant pas rester veuve toute ma vie? Non, cela ne se fait pas! et d'ailleurs, si nous nous aimons... si nous nous aimons! ah! ne réfléchissons plus et allons voir d'abord madame de Breuil.

SCÈNE IV

JULIE, UN DOMESTIQUE, entre et présente à Julie une lettre sur un plateau.

JULIE.

Une lettre? De qui?.. (Lisant la signature.) Marie de Breuil... ab! (Elle lit.) « Ma douce mignonne, Georges de Lairnaux, mon cousin » (Parlé) Georges de Lairnaux. (Elle continue de lire.) « est chez moi et c'est devant lui que je t'écris. Il ne veut pas absolument que j'attende à ce soir. Il s'est jeté à mes genoux. Ne sois pas jalouse, c'est en ton honneur. Il m'a tout raconté. Il est fou de toi, c'est le plus galant homme que je sache, et si le cœur t'en dit, tu peux l'épouser; tu seras très-heureuse et tu auras beaucoup... à ce soir, pour d'autres détails. »

(Parlé.) Tout était bien vrai, mais alors... (Au domestique.) Il n'y a pas de réponse... Le domestique sort.

SCÈNE V

JULIE, GEORGES, apparaissant.

GEORGES.

Il n'y a pas de réponse! Vous êtes bien cruelle, madame!

JULIE.

Comment, monsieur, vous étiez là.

GEORGES, s'agenouillant.

Oui, madame, et je ne me relèverai que lorsque vos lèvres auront laissé tomber le mot qui doit décider de ma vie.

JULIE, lui tendant la main.

Eh bien! monsieur, relevez-vous... ce soir... j'irai chez madame de Breuil.

GEORGES, se levant.

De l'espoir? Que vous êtes bonne.

JULIE, à elle-même.

Allons, maintenant c'est le cas de fermer sa fenêtre aux abonnés.

GEORGES.

Abonnés? Est-ce d'un journal, d'une revue que vous parlez.

JULIE.

Non! abonné, c'est le nom que je me plaisais à vous donner en vous voyant passer chaque jour...

GEORGES.

Vous me voyiez donc?

JULIE.

Régulièrement, à la même heure, et cherchant à lire ce qu'il se passait derrière ces rideaux.

GEORGES.

Julie, je vous aime! Et maintenant vous m'appellerez?

JULIE.

Georges, mon rédacteur en chef!

FIN

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC